Sophie ALBERT (dir.), *Laver, monder, blanchir. Discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*

Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 186 pages.

Christiane Klapisch-Zuber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9329>

DOI : 10.4000/clio.9329

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christiane Klapisch-Zuber, « Sophie ALBERT (dir.), *Laver, monder, blanchir. Discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9329> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9329>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Sophie ALBERT (dir.), *Laver, monder, blanchir. Discours et usages de la toilette dans l'Occident médiéval*

Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 186 pages.

Christiane Klapisch-Zuber

- 1 Ce volume est issu d'une journée d'étude tenue en 2005 à l'initiative du groupe *Questes* qui à Paris IV coordonne les recherches de médiévistes littéraires. Après la belle introduction de Jean-Jacques Vincensini, qui reprend les conclusions des différentes contributions en les amplifiant et en les situant dans un cadre plus nettement anthropologique, l'ouvrage compte sept communications ; s'y ajoutent une substantielle conclusion de Paulette L'Hermite-Leclercq et une brève post-face d'Élisabeth Crouzet-Pavan. Rareté dans les publications collectives – et il faut en féliciter les PUPS ainsi que de la qualité irréprochable de l'édition –, il comporte des index détaillés et une bibliographie qui rassemble les principaux titres sur le sujet, dont on notera toutefois qu'ils sont quasiment tous français.
- 2 Œuvre de littéraires, le livre exploite aussi les textes médicaux et les « régimes du corps » (Anne-Laure Lallouette) qui visent un public savant ou du moins averti (Pierre Levron relève par exemple les allusions et emprunts que leur fait le *Lancelot en prose*). Une seule des communications (Audrey Sulpice) aborde le monde monastique ; à rebours des opinions communes sur la saleté générale des médiévaux et en particulier des religieux, elle illustre l'observation de la propreté corporelle dans les communautés de chartreux, qui y voyaient un accompagnement et une préparation à la purification spirituelle. Cette pratique de l'hygiène va donc à l'encontre de la négligence corporelle imputée depuis Michelet au Moyen Âge (« Nul bain pendant mille ans ! » s'exclame-t-il dans *La Sorcière*, citée par J.-J. Vincensini p. 9). Mais si les porte-parole ascétiques du clergé prônent bien le mépris de la chair, qu'il faut d'abord châtier et macérer, dans la classe chevaleresque, à en croire les romans courtois, on prend grand soin de son corps. Et P. L'Hermite-Leclercq aura beau jeu de souligner en conclusion la difficulté à

concilier les conceptions de la vie offertes par la littérature profane et la littérature ascétique et hagiographique.

- 3 Pour l'essentiel, c'est donc la culture de l'élite laïque médiévale que les investigations mettent ici en lumière, à travers la fiction courtoise adressée au public des châteaux et des cours seigneuriales. Les chansons de geste et romans des XII^e et XIII^e siècles (les fabliaux ne sont pas explorés) relus par les auteurs autour des thèmes du bain, du lavage, des soins du corps et de la cosmétique montrent l'association récurrente de la toilette à la pureté, et de la saleté ou « de la tache, de la ride ou de la rouille », signes de péché, à la souillure (p. 80). Le motif du lavage des plaies du chevalier et de l'élimination des marques que les combats ont imprimées dans sa chair constitue de façon récurrente une articulation du récit, propre à relancer l'action. En revanche, le grimage volontaire ne flétrit que pour peu de temps, et pour un temps calculé, la beauté du héros ou de l'héroïne et n'assume pas dans les romans un rôle cathartique ni une fonction narrative comparables à ceux du bain (Damien de Carré). Suivi du blanchiment du visage qui clôt l'épisode du travestissement, le noircissement de la peau apparaît comme un expédient masculin pour rejoindre une bien-aimée, ou une tactique féminine pour échapper au désir malvenu d'un homme ou « pour jouir des droits réservés à la gent masculine » (Sophie Albert, p. 138). Il ne change pas en profondeur l'identité ou la personnalité des héros.
- 4 Le bain, en revanche, n'est pas une ficelle narrative anodine. Il est remède à la souillure qui exclut de la société des vivants. Il ne peut certes être assimilé à la purification religieuse, étape vers le salut. Car, administré par les dames au chevalier épuisé, blessé, égaré de corps ou d'âme, il a une fonction bien différente des ablutions monastiques ou sacramentelles : en restaurant l'ordre altéré par la souillure du preux, il doit faire retourner celui-ci au monde de la normalité. P. Levron montre ainsi comment la « clinique cosmétique » du bain et du rhabillage par laquelle les femmes soignent la mélancolie ou la folie d'un héros masculin, est une « thérapie autoritaire et bienveillante » qui lui restituera une image de soi narcissisante et ses droits et statuts légitimes.
- 5 Tels que Natalia Bercea-Bocskai les décrit à partir de diverses versions de l'histoire de Jason, les bains peuvent être amoureux, de jouvence, meurtriers ; ils peuvent aussi l'être tour à tour, tant et si bien que, comme le dit Mathilde Grodet, « au cours d'une même scène, les fonctions du lavage peuvent évoluer : un bain thérapeutique peut se révéler érotique, ou un bain érotique se révéler meurtrier » (p. 98). Le bain guérisseur du chevalier a en effet ses contreparties : bains érotiques qui éveillent le désir charnel irraisonné et dévoient le héros de son droit chemin, bains de la femme ou de la fée nues, épiées par l'homme qui va pénétrer leur intimité et leur identité (S. Albert) et percer « le secret fondamental de la différence des sexes » (M. Grodet).
- 6 Du point de vue des rapports de genre, s'il y a beaucoup à glaner d'un chapitre à l'autre du livre, c'est sans doute cette dernière contribution qui identifie le plus clairement les enjeux du bain dans la transgression par le regard et dans le dévoilement de « la sexualité constitu[ant] l'arrière-plan des scènes » où l'eau menace un homme. L'évocation des bains périlleux où le sang et l'eau sont confrontés et opposés porte l'auteure à conclure qu'irréductibles l'un à l'autre, ne pouvant se mélanger pour atteindre « l'union parfaite », le sang et l'eau sont en cela emblématiques des corps de l'homme et de la femme construits par l'imaginaire courtois.